

Gouvernement à tant l'heure

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 46

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202805>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sa tournée achevée, en blouse blanche, son chapeau de paille sur la nuque, son sac vide au côté, regagnait son domicile. La voix publique l'avait surnommé Tomate, allusion délicate, mais transparente, à l'insolente coloration de son nez. Mais le facteur jouissait de ce teint en tout bien, tout honneur ; on était rougeaud, dans la famille, de père en fils, rougeaud et farceur, et bruyant, et complaisant, avec, toujours, sur la langue, le mot drôle qui déride et donne du plaisir à vivre...

... Tomate s'avancait d'un pas guilleret, sa canne à la main, tout en sifflant entre ses dents : *Sempach, champ semé de gloire*. A la vue des dormeurs allongés derrière la haie, il s'arrêta net et médita quelques instants. Il commença par faire frétiller sa canne dans les buissons de la haie pour imiter l'inquiétant glissement d'une vipère sur les feuilles mortes. Mais ce bruit demeura incompris et les ronfleurs, impassibles, poursuivirent l'exécution de leur symphonie.

— Nom d'un chien ! murmura le facteur... On jurerait des crapauds autour d'une gouille !

Et, après une nouvelle tentative et un nouvel insuccès :

— Ils se croient au sermon, ces gaillards !... On ne peut plus les réveiller. Dommage que je n'aie pas une bouteille sous la main. Au *tac* du bouchon, ils seraient vite sûs leurs piautes !

... Le facétieux facteur recueillit quelques petits cailloux. D'une main libérale, sans parti pris, il les dissémina sur le groupe. Novveraz, et par deux fois, reçut un projectile sur le fond de son chapeau. Le Dzozet fut torpillé et Potterat lui-même qui, maintenant couché sur le ventre, menaçait le ciel, fut successivement atteint à la poupe et à la ligne de flottaison... Alors, satisfait, le facteur se dissimula derrière la haie pour savourer le réveil imminent.

Novveraz, le premier, se dressa sur son séant et contempla la nature de l'air d'un matelot abandonné sur une île déserte. Puis, pour s'éclaircir les idées, d'une voix pâteuse, il marmotta une phrase indistincte et, des deux poings, se frotta les yeux avec une sombre véhémence. Le dragon et le Dzozet, bouche ouverte, projetaient devant leurs pieds, à vingt pas, un regard vitreux, dépouvu d'une notion claire de la réalité. Puis, tous deux, d'un air faible, ils baillèrent et se grattèrent la poitrine, longuement. Potterat, lui, tardait infiniment à recouvrer ses esprits : ce sommeil, à la grosse chaleur de midi, l'avait littéralement anéanti et il se sentait la tête lourde, les mains en feu, la bouche sèche, la nuque raide, les reins endoloris, tout cela distinct et pourtant fondu dans une impression générale de malaise intense. Le commissaire ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une sensation aussi intolérable. Après avoir longuement fixé, très loin, un arbre qu'il ne semblait du reste pas voir, il dit enfin :

— Charrette !... on vient rien abruti à dormi sûs ce pré !...

— Et pi que le soleil a tourné ! poursuivit Novveraz. Il claire d'oblique, maintenant... J'ai la tête toute fricassée...

— Et pi moi !... soupira Potterat.

Puis, pour donner le change sur les motifs de ses gémissements :

— Moi, j'ai été rongé par les fourmis en première !...

— Ma foi !... riposta le dragon. Savez-vous pas les attraper par les pattes de derrière et les assommer contre un mur !...

— Oh ! En fait d'assommée, poursuivit Potterat, je ne sais pas s'il a passé un bon oiseau par là-haut, mais j'ai reçu un rude pétard dans le dos !

— Et moi, donc !... dit Novveraz. Mais qui est ce qui rigole par là ?... Charrette !... regardez-voir là-dérrière... Pardi ! c'est cette rr...

rosse de Tomate... Allez ! sors seulement, on t'a assez vu !... Veille-le voir : avé ton nez, tu vas mettre le feu à la haie...

La face du facteur émergea alors des taillis, fendue, dans toute sa largeur, par un rire muet :

— Pardi !... sans moi vous étiez emmodé là, jusqu'à dix heures ce soir !...

— Dis donc, sacré Tomate ! c'est que nous, on a travaillé ; nous, on a commencé à trois heures ce matin ;... ce n'est pas comme toi qui te fais payer par la Contédération pour te royaumer sûs les routes, toute la sainte journée, à espionner le monde !...

— Causez seulement, va !... Vous vous y mettriez les troisques que vous ne feriez pas mon ouvrage...

Mais Novveraz marcha droit à la plaisanterie traditionnelle :

— Dis-voir, Tomate C'est-il à Lausanne que tu t'es acheté ton nez ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu te tiens le plus beau dahlia de la commune. Il a bien dû te coûter dans les dix-douze mille francs !...

— Pardi !... Même davantage... Seulement, pour les y mettre, fallait les avoir, et j'aime encore mieux placer mon argent là-dessus que sur le Panama... On a au moins toujours sa fortune à portée de la main...

— Et pi ça te fait des économies : quand tu te promènes à bicyclette, la nuit, tu n'as seulement pas besoin de falot... Et puis pour allumer ta pipe...

— Bien sûr !... sans compter tous les autres services qu'il me rend !... Oui ! mais je m'en sauve... C'est pas le tout que de babiller... Au revoir !...

— Oui, on va se remmoder aussi !... Salut !... au plaisir !...

Et, le dos un peu voûté, à pas lents, les hommes retournèrent au travail pendant que le facteur, d'un pied agile, sifflant toujours la *Marche de Sempach*, longeait la haie et franchissait le pont sur le ruisseau.

BENJAMIN VALLOTTON.

Lo conto d'au Craizu.

Vo sarai don onco, et sta est la plie forta, On dzor que la Zabet iré sur noutra porta, L'étaï l'hiver passâ que fasai stu grand frai, Yô on ne savai plie yô sé catzi lé dai, Stu cor s'approuzta, et poui sen deré porquie, Apré quoquie résons, adon que l'ai marmotté, Et avai fé lé tor que font lé Tzarlatans, Volliai fourra sé dai deden son catzemañ.... Dité lo don, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

Vaitzé on ôtro tor que l'ai fé l'an passâ, Au qué n'é jamé pû dé san frai repensâ ; — Lé fellie et lé valets s'étaï bouté en tэта, De s'allâ promenâ on certin dzor dé fêta : Coumen l'élian setiet au coutzet d'on recours Stu grivois l'embrassé per lo maitin d'au cors. Noutra fellie qu'étaï dé coutra ly setaïe, Est, den lo mémo ten, to d'on cou renversaye Et poui, bredin, bredâ, vo font lo batacu. Tantou l'on est dézo, tantou l'otro est déssu. Se bin que le montra, coumen vo paudé craire, Dzerrotiré, dzéna, to çen qu'on voliai verré ! Apré avai risquâ dé sé fère assomâ, Le sé relaive-enfin avoué dou pi dé nâ. Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

Accutâ vai, Messieux, en vaitzé onna terriblia : Le diablo n'en pau pâ fère onna plie zorrillia. Vo prend de la verraire, et la pilé au mortai, Que lo diablo l'ai pouisse dincé pila lé dé !! Et poui, l'apporté çen den lo liy dé ma fellie, Yô vo la dépouaira dû la tэта à la grellie, Quand l'ai penso, Messieux ! là, se vos avia vû L'état yô sé trova adon son pouro tiu !!!! Vos arai fé pedi, lo pouro miserablo ! L'énocen ne dai pâ pâti por lo coupablo.

L'é portant dza garri, mâ de çen lo men Que nos en a cotâ d'on bio pot d'égazen. Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

Lo conto d'au craizu per yô yé-quemenci Ne vos a pas étâ onco fé à demi. Mé vé no lo fini. — Messieux, vo paudé craire Qu'onna né que déflo qu'on tza ussé pu vaïré, Stu grivois venie avoué de sés amis, Enveron la miné que n'étaï ti drumis Hormi noutra Zabet que sé pudzive-oncra. L'ai crié, veni vai, vers mé on pou to-ora, Vos en prio, Zabet ! yé oquie de present A vo coumenica ; maude sai que vo ment !

Noutra fellie qu'à zu dé sa premire enfance Por ti lé grands valets qu'trau dé compléance ! Car, tzin dé bouna race (à çen que tzacon dit) Tzace soven solet sen qu'on l'ossé dressi. Sen sé féré pressâ, le revité son cheurtzo Et déchent vers stu cor qu'étaï à noutron poertzo. To lo drai soubgouny que l'avai de l'ugnon ! Ne mé trompâvo pas, car stu fin compagnon, Apré l'ai avai fé quoquie fossé caressé, L'ai de que l'étai ten dé féré dé promessé. Que le dévai alla tzi son cousin Debret, Yô troverai d'ai pliommé et l'écretéro pret : Que n'arrai qu'à signi et que le dévai craire Que quand çen serrai fé l'ai bailleraï bin d'airé. Tot en l'ai dezen çen l'empougné per lo bré, Fassen ti sé zeffor por la fa fêr-alla lé. Medai, quand le ve çen, le sé su bin défendré En lo graffougnien fer, l'ai dezen pi qué pendré. Le cria, paire ! paire ! apportâ lo craizu ! Et dé voutr-utra man ne veni pas vouaisu. Sauto fro dé mon liy sen boutâ mé culotté, Prennio on bon bâton, ne dio pas que çen cotté. Empougnô mon craizu, frenno avô lés égrâ !!! Savé çen qu'êtu cor ne n'en savai pas grâ. — Quand ye fû su lo poent d'en'tra deden l'allaye, Mon grivois que chentai quoquie malapanaye, En arroventé que fit, dévant que l'usso vû D'on coup dé son tzapé mé détient mon craizu, Se bin que mé vaillé sen verré onna gotta Et poui, ma lampa bâ que sé toumavé tota ! Dité lo don, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!

N'é pas lo tot ; — quand vi ma lampa renversaye Ye crû que ma Zabet étai déshonoraye !! Mé bouti à criâ, féna, dépatze té Et pren l'otro craizu, sauta frou en pentet !! Le mé crai. — Den dou sauts ma féna sé présenté. Stu compagnon qu'étaï catzi derrai dé breneté S'avancé to d'on coup, et s'en la respettâ. Paf, — d'on coup de tzapé vaitie lo craizu bâ ! Se ben que no vaillé oncra sen lumière, Sen savai yô allâ, érégnien lés étriviéré ! — A la fin, lo galand, apré tot cé fracâ Sé recouilly tzi ly, et s'en va sonica. Content coumen on Rai d'avai vû noutra pouaire Et de nos avai fé à ty veni la fouaire.

L'ai yé onco gâgny on rhommo violen Que m'a bin tormentâ et que mé prend sovent. Hom. Hom. — Dité lo vai, Messieux, ty per voutra conchence, Se c'en est onn-acchon ? Se lo Souverain dit que çen sait onn-acchon, Pachence !!!!! —

FIN

Gouvernement à tant l'heure.

Un original s'est amusé, paraît-il, à calculer, pour les différents pays du monde, ce que peut coûter une heure de gouvernement. Les chiffres relatifs à la France nous tombent sous les yeux ; il est intéressant de constater leur croissance rapide et désespérante pour les contribuables.

Sous Napoléon I^{er}, une heure de gouvernement coûtait 115,000 fr. ; sous Louis-Philippe, 150,000 ; sous la deuxième république, 103,000 ; sous Napoléon III, 249,000 ; de 1870 à 1880, 307,000, en raison des charges militaires de la guerre ; mais de 1882 à 1890, 403,000 !... Cette statistique démontre surabondamment qu'il ne faudrait jamais payer un gouvernement à

l'heure ou à la journée, on ne devrait le payer qu'aux pièces, selon le travail accompli.

Quelle ignominie! — La vieille Mlle des Bestioles, membre de la Société protectrice des animaux, s'arrête à la foire devant un charcutier qui aligne des petits cochons sur son char en les tirant par les oreilles.

— Monsieur, s'écrie-t-elle avec indignation, comment pouvez-vous avoir la barbarie de traiter ces animaux comme on traite des enfants désobéissants!

Napoléon et le curé.

NOUVELLE

Bonaparte était logé chez les moines bernardins de Martigny, en plein Valais. Des fenêtres de son appartement, il avait le spectacle du défilé d'une armée qui allait reconquérir l'Italie. Chez lui entraient à toute minute des officiers d'état-major chargés de missions. Nerveusement, le grand général ouvrait les lettres, puis il répondait verbalement ou il dictait des ordres aux estafettes.

Le 19 mai, à six heures du soir, une lettre de Berthier, qui commandait en chef les troupes échelonnées de Lausanne à Châtillon, indiquait quelles difficultés opposait le fort de Bard à la marche de l'avant-garde française.

Avec cette brutalité qui caractérisait le soldat de la Révolution, le premier consul dit à M. de Bourrienne, son secrétaire :

— Deux cents Autrichiens bien postés pourraient arrêter la marche de l'avant-garde, immobiliser plus de six mille hommes? C'est à moi qu'on raconte une pareille chose... Je m'ennuie dans ce couvent. Ces peureux-là ne prendront jamais le fort de Bard; je veux aller voir par moi-même; ils me forcent de m'occuper d'une pareille misère.

Il ordonna aussitôt que tous les préparatifs fussent faits pour assurer le départ des bureaux, le lendemain. Au dîner, pris à la table des moines, il ne montra point d'appétit. Descendu, la nuit tombée, au jardin, il en parcourut les avenues, se parlant à lui seul, prononçant des phrases brèves, et il resta toute la nuit sans sommeil, si bien qu'avant l'aube, Bonaparte faisait éveiller ses officiers.

Le désir qu'il avait de voyager incognito, durant la journée du 20 mai 1800, lui fit faire défendre aux troupes en mouvement, sur les chemins, de se déranger et de rendre les honneurs.

Lemarrois, un aide-de-camp, allait transmettre ses instructions.

Après huit heures, Bonaparte quittait le couvent de Martigny, traversait les rangs de la garde consulaire, se mettait à cheval sur la place publique du bourg et il engageait sa monture dans un couloir alpestre ouvert du nord au sud, vallée où, à grand fracas, roulent les eaux de la Dranse.

Derrière lui, portés en voiture, deux chanoines du Grand-Saint-Bernard se tenaient prêts à le renseigner.

L'étrange structure de la montagne, cela ne l'étonnait point. Le soleil étant fort chaud, il s'attardait volontiers, pendant quelques minutes, à l'ombre que répandaient les ormes bordant la rive du torrent. Dans les hameaux traversés, son regard fouillait jusqu'au fond des maisons. Mais il restait sans voix, sans admiration envers des soldats qui, par d'abrupts sentiers, traînaient canons et bagages, épuisant leurs dernières forces à une œuvre gigantesque.

Bonaparte n'arrivait devant Liddes qu'à onze heures du matin.

A distance, le bourg apparaît, tassé. Il est bâti sur le premier plan d'une déclivité alpestre. La route, caillouteuse, franchit l'ancienne porte de défense pour être, ensuite, serrée entre des bâtiments gris, couverts de pierres plates.

Ces habitants de Liddes avaient fui, huit jours auparavant, à l'approche des soldats. Il ne restait, à la garde de soixante propriétés, que le maire et le curé.

Ayant à conférer longuement avec Marmont, chef des services d'artillerie, Bonaparte, qui avait fait douze kilomètres, assez lentement, se rendit au presbytère, grand logis bâti au fond d'une cour gazonnée.

C'était un simple homme que l'abbé Rausis. Il n'avait, depuis le matin, cessé de mettre de l'ordre dans sa maison. Un officier lui avait annoncé que,

peut-être, en passant, vers midi, le premier consul lui demanderait à déjeuner.

Quel honneur pour le curé si Bonaparte s'arrêtait chez lui!

Mais l'abbé Rausis n'avait pu se procurer de viande, les boucheries étant fermées aux alentours depuis l'invasion française en pays valaisan. Un brin d'avarice porta l'humble prêtre à ne pas tuer une poule. Il n'eût su l'accommoder, d'ailleurs, en l'absence d'une vieille servante que la frayeur du trouper retenait dans la montagne. Par exemple, il savait cuisiner une omelette au lard.

Il gardait, dans un pot de grès, du lard salé qui sentait bien la saumure. D'une visite au poulailler, il rapportait dix œufs frais pondus. Il avait de menues branches propres à produire un feu pétillant. Seulement... la coutume valaisanne veut, ou plutôt elle exige que, pour faire honneur à son hôte, l'omelette soit de douze œufs.

A l'homme qui cherchait les moyens de compléter sa cueillette d'œufs, le bruit qui signale la marche d'une troupe de cavalerie arrivait aux oreilles.

— Serait-ce déjà M. Bonaparte?

Vite, le curé de Liddes ôta le tablier de toile bleue protégeant sa soutane. Vite, il suspendit son béret à un crochet. Vite, il essuya la sueur perlant à son front. Vite, il se porta vers les arrivants pour leur souhaiter la bienvenue, au seuil même d'une porte charretière.

Bonaparte, qui avait mis pied à terre sur la route, et qui portait un uniforme très simple, entra dans la cour du presbytère en agitant une petite cravache à pommeau d'argent.

L'abbé Rausis salua et dit :

— Monsieur l'aide-de-camp, vous précédez sans doute votre grand général? Si le grand général se présente ici dans une heure... je pourrai lui offrir à déjeuner...

Jugez combien le premier consul dut s'amuser de la méprise, ainsi que son état-major, composé de frondeurs. La voulant prolonger, Bonaparte demanda une chambre où il put s'installer et écrire. Dans la propre chambre du curé, il reçut Marmont et Andréossy, directeur des travaux du génie.

Ou curieux ou indiscret, l'abbé Rausis franchissait le seuil de la chambre.

— Monsieur l'aide-de-camp, votre général ne doit pas tarder à paraître... Et je suis...

Il balbutiait :

... Je suis dans le plus grand embarras.

Bonaparte, qui était debout, frappait familièrement, d'une tape douce, sur les épaules de son interlocuteur.

— Brave homme, ne vous tourmentez pas. Et qui diable peut donc vous embarrasser ou vous inquiéter dans ce moment?

Le prêtre confessait :

— Je n'ai que dix œufs pour le déjeuner du général et de sa suite... Toutefois, trois de mes poules commencent à chanter... Vous les entendez?...

En effet, par l'embrasement d'une fenêtre que le curé venait d'ouvrir, ces « cot, cot, dète », ou cris de colère que poussent ordinairement les poules en mal de ponte.

— Ce sont des poules de Bresse, de race française, indiquait M. Rausis. Sur trois qui chantent, deux vont pondre certainement avant midi.

— Il est déjà midi, fit remarquer le colonel Duroc.

Bonaparte interrogeait :

— Monsieur le curé, vous tirez un bon profit de vos poules?

— Oui, monsieur l'aide-de-camp. Les poulettes me donnent jusqu'à quarante œufs pendant leur première année, soixante-dix dans la seconde, cent vingt dans la troisième... Ce sont alors des sujets...

— Dignes d'estime.

— Et je crains... hasardait le prêtre.

— Vous craignez... reprenait Bonaparte.

— Une réquisition qui me les enlèverait. Les pauvres soldats de M. le général Bonaparte peuvent avoir grand'faim et entrer ici... Ils ne s'arrêteraient pas, je crois, à mes protestations.

— Eh bien, monsieur le curé, il faut vous assurer dès maintenant contre la réquisition.

— J'en cherche bien les moyens, mais... Accordez-moi une minute.

L'abbé Rausis se précipitait dans la cour. Il allait visiter les paniers suspendus dans le poulailler, en tirait deux œufs et rentrait tout joyeux au logis.

— J'ai la douzaine, à présent, M. le général Bonaparte peut venir...

Le premier consul regardait sa montre.

— Monsieur le curé, le général Bonaparte sera ici dans dix minutes. Hâtez-vous de faire cuire l'omelette dont il est très friand. Pendant que, à bon feu, vous allez cuisiner, nous allons nous employer à assurer la sauvegarde de vos poules.

La figure du curé de Liddes rayonnait.

Dans la haute cheminée d'une salle à manger très vaste, une brassée de bois de bouleau s'enflammait. Lemarrois tenait ferme la queue du poëlon quand l'abbé y remuait les tranches de lard. Les œufs, bien battus, tombèrent en large nappe dans une graisse brune et pétillante. L'omelette, devenue jaune, c'est-à-dire cuite à point, fut servie sur une table de bois blanc déjà chargée de pain bis, de fromage et de vin clair.

Le curé montrait des signes d'impatience.

M. Bonaparte n'arrive pas.

Duroc lui présentait une pancarte portant en gros caractères :

CETTE PROPRIÉTÉ EST PLACÉE
SOUS LA SAUVEGARDE DU
PREMIER CONSUL
DE LA
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Napoléon prit la plume que tendait Duroc et signa : Bonaparte..

Aussitôt, l'abbé Rausis donna les signes du plus grand étonnement. Il balbutia.

— Monsieur Bonaparte, c'est donc vous?

Bonaparte répondit :

— Du moins, monsieur le curé, je joue le rôle attribué à cet homme depuis plusieurs années... Laissez-moi continuer...

Le consul se mit à table et mangea de bon appétit.

Duroc fit clouer l'écriteau de sauvegarde sur la porte du presbytère quand, à une heure et demie, Bonaparte, ayant pris congé de l'abbé Rausis, se dirigeait au plus vite vers Bourg-Saint-Pierre.

Histoire vraisemblable. Elle me fut racontée par un paysan de Liddes. Le terrien la tenait de son grand-père; du moins, il l'affirma.

(Le Démocrate.)

EDOUARD GACHOT.

Une impossibilité. — Mme Guillonnard à son mari :

— Dis-moi, Constant, j'ai découvert ce matin, en époussetant ta bibliothèque, une quantité de bouteilles vides, cachées derrière des livres...

— Des bouteilles vides! tu peux être sûre que ce n'est pas moi qui les ai achetées!

La part du canton. — *Théâtre.* Que ceux de nos lecteurs du canton, à qui cela sera possible, prennent demain, dimanche, un billet pour la capitale, afin d'assister à la *Matinée* qu'a organisée, à leur intention, M. Darcourt. *Le Duel* de Lavedan et *Bébé*. C'est la quatrième représentation du « *Duel* » qui, chaque fois, eut un succès plus grand. « Il faut avoir vu cela! », nous disait encore l'autre jour une personne d'habitude indifférente aux choses de théâtre. Quant à *Bébé*, c'est un amusant vaudeville, qui termine par un éclat de rire un spectacle tout particulièrement intéressant. — Le soir, à 8 h., *La Servante* ou l'empoisonneuse du Val Suzon et *Coralie et Cie*, 7 tableaux et 5 actes. — Mardi et jeudi prochain, *l'Artésienne*, de Daudet, musique de Bizet, avec le concours de l'Orchestre symphonique sous la direction de M. Birnbaum. Le jeudi 30, *Vers l'amour*, de Gandillot.

Le programme des *Variétés* est tout nouveau depuis hier soir. — *Texas Sun*, extraordinaire lanceur de lazzo japonais — Le Japon est à la mode. — *Les Casuanis*, excentriques comiques et leur acrobate de chien. *Boletto et Virginia*, gymnastique originale, suspension par les cheveux — un exercice tout simple, mais qui embarrasserait fort de nombreux messieurs et même certaines dames. — *Ali-Ben-Darak*, un trio célèbre d'orientaux, équilibristes de force à tenir toute la salle en haleine. Au *Vitographe*, une merveille photographique à ébranler les plus blasés : *Le Tremblement de terre de la Calabre*. Enfin, pour terminer le spectacle, *L'homme n'est pas parfait*, une chose bien connue, que nous confirmer encore, de très amusante façon, M. et Mme Villé-Dora, deux artistes que les applaudissements et les acclamations vont, chaque soir, chercher et reconduire jusque dans leur loge.